

François-Xavier VRAIT
Art-thérapeute, Institut de Musicothérapie de Nantes,
chargé d'enseignement à l'Université Paris V-René Descartes

Dans le répertoire de la chanson traditionnelle, se trouve un nombre important de récits chantés décrivant, parfois avec minutie et force détails, un drame individuel (viol, assassinat..), un évènement familial douloureux (séparation, infanticide...), ou encore le destin tragique d'un village (nauffrage, épidémie...). Ces thèmes éminemment réalistes entrent dans la catégorie de la complainte. Au-delà de la classique transmission de mémoire, la question se pose de la fonction psychosociale de ces chansons du drame, du désespoir, et de la mort. L'importance de ce type de complaintes en Bretagne (dont on connaît la proximité de la mort dans les représentations mentales et la mythologie) permet d'ouvrir à des effets de compréhension, du côté de la sublimation du deuil, tant pour l'individu et son rapport à sa propre disparition, que pour un peuple confronté à de multiples perspectives acculturatives.

Dans la grande histoire des chansons populaires traditionnelles, il est une catégorie de chants que l'on trouve partout, de manière persistante à travers les siècles, et à travers les régions. Ce sont **complaintes**. Et c'est une pratique multiséculaire que de composer et interpréter ces complaintes, dont l'une des plus anciennes est probablement la **Complainte de David**, David pleurant la mort de son ami Jonathan, et de son beau-père Saül. Ces complaintes se situent dans la mouvance de ces chants de lamentations, comme le thrène dans la tradition helléniste, qui trouvait aussi place dans les parties chantées du théâtre grec. Ceci pour situer notre réflexion d'aujourd'hui dans une longue tradition historique.

Alors, qu'est-ce qu'une complainte?

C'est "**une chanson populaire de caractère plaintif sur un sujet tragique**", nous dit le dictionnaire. Et effectivement, nous avons là rassemblées les trois caractéristiques principales: populaire, de caractère plaintif, et sujet tragique.

C'est une **chanson populaire**, s'inscrivant dans la catégorie du chant rural, au même titre que la chanson d'amour, ou le chant de travail. A partir du XVIème siècle, nous trouvons la publication de certains textes sur "feuilles volantes", mais auparavant, c'est la seule tradition orale qui assure la transmission transgénérationnelle de ces chansons. -

C'est une chanson de **caractère plaintif**. Il s'agit donc d'une plainte prononcée par le chanteur, d'une lamentation. Elle est l'expression de la douleur, du regret, du chagrin, et cette expression est communiquée à l'auditoire, elle est partagée par l'auditoire: c'est une "plainte avec", une complainte. Enfin c'est la narration d'un **sujet tragique**. La complainte raconte une histoire, avec un commencement, la description d'une situation, la relation d'un évènement tragique, et un dénouement. Cette tradition narrative de la complainte est d'autant plus présente dans la **gwerz**, c'est à dire la complainte en langue bretonne.

La complainte est un récit chanté.

C'est un récit, une histoire racontée. Les paroles revêtent donc une importance toute particulière, et nécessitent qu'elles soient écoutées. La complainte requiert par conséquent l'attention du sujet qui écoute. En ce sens, la complainte est apparentée au **conte**: un récit nous est conté.

Mais cette histoire est racontée en chantant: **il s'agit d'une chanson**. C'est dire que le récit ne se suffit pas à lui-même, et que **si ce chant n'a de sens que par le discours qu'il énonce, l'histoire ne devient complainte que par le chant qui la transmet**.

La complainte est à la fois et indissociablement, chant et récit. Cette double allégeance au chant et au récit, à la musique et au discours, permettrait de faire un parallèle avec l'opéra, encore que dans la forme, on pourrait faire un rapprochement plus exact avec l'oratorio, et plus encore avec le lied.

Nous ne pouvons donc nous intéresser que **simultanément à la forme musicale et à la structure discursive de ces chansons.** Toute tentation de ne porter intérêt qu'à l'histoire en se désintéressant du chant, ou l'inverse, ne pourrait que porter atteinte à la singularité de l'ensemble. A n'y entendre qu'une chansonnette. Ou à n'y écouter qu'un conte. **Or l'émotion qui s'en dégage tient à sa double qualité de chant et de récit.**

La complainte est une musique vivante

Un autre caractère émotionnel tient aussi à la dimension vivante de cette musique, et un certain nombre d'amateurs et de spécialistes préfèrent de beaucoup garder une spécificité de la tradition orale, et restent réservés lorsqu'il est question de figer l'évolution de la forme interprétative, en fixant paroles et musique sur une partition, par exemple. D'autant plus dans la cas de la gwerz, où la tradition orale s'inscrit dans un interdit druidique d'écrire.

Le viol et l'assassinat

Nous allons écouter une première gwerz, très proche du chant à danser, du moins dans la manière dont elle est interprétée par les Sœurs GOADEC. Il s'agit de **Perrine de Lannion**. Que raconte cette gwerz?

L'histoire de ce malheur arrivé *"en cette année 1693, dans cette petite ville de Lannion"* ' Une servante de l'hôtellerie, Perinaïk Le Mignon, sert à boire et à manger à deux clients, qui la paient ensuite largement, pour quelle puisse les accompagner chez eux avec une lanterne... Mais en route ils sont pris d'une intention soudaine : *"Belle enfant, vos dents, votre front et vos joues sont blancs comme l'écume des flots, sur la rive. - Maltôtiers, je vous en prie, laissez-moi comme je suis. - Eh bien, mon enfant! vous êtes allés à l'école chez les curés de Bégar, ou bien chez les moines! - Non point, mais chez mon père, qui m'a appris les bonnes pensées. - Jetez-là votre lanterne, et voici une bourse pleine. - Je ne suis pas de ces filles que l'on achète ainsi! Précipitez-moi au creux de la mer, plutôt que de me faire pareil affront, ou enterrez-moi toute vive"* Sa maîtresse l'attend toute la nuit, puis prévient le sénéchal.-

"Levez-vous donc, pour aller secourir une jeune fille qui nage dans son sang" On la trouva morte, près de la Croix de Saint Joseph; sa lanterne était près d'elle, et la lumière vivait toujours.

[Perrine de Lannion, intercée par les Soeurs GOADEC]

Et nous voilà, d'emblée, plongés au cœur des thèmes favoris de la complainte bretonne. Chanter le récit d'un viol, d'un crime. Chanter la mort au détour d'un chemin; non pas la mort en général, mais le récit de celle de Perrine Le Mignon, violée puis assassinée près de la Croix de saint Joseph, à Lannion, en 1693.

L'infanticide

Un autre thème assez fréquent, c'est celui de l'infanticide. Ainsi, dans une gwerz assez répandue, **Notre Dame du Folgoat**, on raconte l'histoire de Marie Fanchonik. *Le Sire de*

Pouliguen va chasser avant le dîner. "Tiens, voici un lièvre écorché, ou un petit enfant étranglé: on l'a pendu à la branche de cet arbre, il a encore le ruban au cou."

Sa femme se doute de l'identité de cet enfant mort, et se rend à la ferme. "Où sont vos filles?" demande-t-elle à la fermière. -"Deux sont à la rivière à laver, deux autres préparent le chanvre, et les deux dernières à le peigner. Quant à Marie Fanchonik, elle est au lit, malade, depuis huit ou neuf jours".

"Dîtes-moi, ma filleule, où avez-vous mal? - C'est entre mon ventre et mon cœur que j'ai mal, ma marraine. - Alors allez voir le Père François, et confessez-lui votre péché. - Je me suis confessée il y a huit jours, et je ne suis point pécheresse! - Ne mentez pas! Vous êtes allée ce matin au bois: vos sabots sont rougis de sang. "

Marie Fanchonik va pour être pendue, mais le bourreau ne peut la faire mourir, ni en la pendant, ni par le bûcher.. Un coq mort s'est même mis à chanter: c'est le signe que l'enfant est innocent. "Qu'on envoie vite chez la fermière, pour savoir qui est la pécheresse!" Ils passèrent tous à travers les flammes, et aucun d'eux ne sourcilla.. La servante seule y resta. "

Nous sommes là en présence d'un récit assez typique, dans lequel cette découverte d'un enfant mort, et la recherche de son assassin, sont mêlés à des thèmes faisant appel à la magie, ou à des croyances populaires, comme la légende du coq mort qui se met à chanter, remettant en cause le jugement des hommes, et permettant qu'éclatent la vérité et la justice.

La mer et ses naufrages

Le thème de la mer, et du naufrage, est aussi très présent dans les complaintes. Ainsi, dans cette gwerz **Eur vag neves a vountroules**, qui raconte l'histoire du **Pardon de Saint Jean**: *"Cette année un bateau de Morlaix a coulé en allant au Pardon de Saint Jean*

1.1 a noyé tous les gens de Ploujean.

f ..]Le vent vient de tourner

Un malheur vient d'arriver.

Cent sept âmes, dont une jeune femme:

'Mon enfant va mourir sans baptême.

Saint Jean, accueillez mon enfant

Et je vous offrirai une ceinture de cire,

et sept sceptres d'or, une bannière rouge,

et sept cloches d'argent à chaque bout.

La mer se fendit en deux:

sur la grève, on trouve un petit enfant.

Sur son cœur, du goémon (il est né de la mer)

Dans sa main gauche un billet noir (pour montrer qu'il est chrétien)

Dans sa main droite un billet blanc(toute la vie de sa mère y est inscrite).

Ouvrez les portes de Roscoff.- les morts sont arrivés.

Ouvrez les portes du cimetière, pour y enterrer les morts.

[Eur vag neves a vountroules, encore interprétée par Denez PRIGENT]

On note dans cette gwerz énormément de symboles empruntés à la tradition celtique, et dans le même temps la symbolique judéo-chrétienne de la mer qui se fend en deux pour rendre l'enfant à la rive, symbolique de la mort vécue comme une nouvelle naissance.

Dans le même style, nous avons bien sûr la célèbre **Gwerz Penmarc'h**, narrant le naufrage de la flotte de Pemnarc'h, à moins que ce soit celle d'Audierne, au XVIème siècle,

Une nuit, par gros temps, les femmes vont à l'église, prier pour leurs maris pris dans la tempête. Les marins, trompés par la lumière de l'église, viennent jeter leurs bateaux contre les récifs: "On voit la mer rougir avec le sang des Chrétiens, cent quarante sept veuves allant sur le rivage [Gwerz Penmarc'h, par le groupe CABESTAN]

En langue française, et relatant des événements plus proches de nous, c'est le naufrage d'un bateau d'excursion convoyant plus de 400 ouvriers revenant d'une journée à Noirmoutier.

*"Un affreux drame vient de plonger
La région tout entière
Dans la misère il vient d'endeuiller
De braves ouvriers
Après le dur labeur de l'atelier
D'une amicale sociétaire
De nombreux camarades étaient allés
Se promener à Noirmoutier
Mais au retour c'est affreux
Oh pauvres malheureux
La mer en furie
Le ciel, les flots en furie
Le ciel, les flots écumants
Avides de sang
De leur pauvre vie
Engloutit le bâtiment
Marins femmes enfants
Oh oui c'est atroce
Pauvres copains pauvres mamans
Pauvres gosses*

*Partis de Nantes par un beau matin
Des familles toutes entières
S'étaient embarquées le cœur plein d'entrain
Chantant de gais refrains
Pour tout le monde c'était jour de repos
Une promenade salubre, une promenade,
Le Saint-Philibert pavoise d'drapeaux
Gracieus'ment glissait sur l'eau
Et la journée se passe
Agréablement
Chacun s'mit à l'aise
Les papas et les mamans
Comme leurs jeunes enfants
Dans le bois d'la Chaise
S'amusaient à qui mieux mieux
Le cœur tout joyeux
Et plein d'allégresse*

*Sans se douter d'la grande bleue
La traîtresse*

*Ce fut le sémaphore de Saint-Gildas
Qui nous donna l'alarme
Ces quelques mots tombèrent comme le glas Annonçant le trépas
"Bateau excursion venant de Noirmoutier
Signalé en détresse
Réclame secours "puis aussitôt après
Le navire a sombré
Quelques secondes puis plus rien
Le silence revient
Silence d'agonie
Enfin le calme revient
Et les vagues au loin
Roulaient leurs victimes
Plus de 400 malheureux
Partis si joyeux
Ont perdu la vie
Oh mer tu fais pleurer nos yeux
Par tes crimes"
[Le naufrage du Saint-Philibert, interprété par Yannick GUIILBAUD]*

Le suicide

Le thème du suicide revient fréquemment aussi dans les complaintes. Ainsi la gwerz sur **Jeannette Le Roux**, de Paimpol, qui est, comme chacun sait *"la plus belle fille qui marche sous le soleil* La complainte fait le récit de ce drame, qui s'est déroulé en 1551, lorsque le jour de ses noces, Jeannette Le Roux est kidnappée. *Son oncle prêtre, pourtant, a bien essayé de la cacher: "Si je ne craignais de salir vos habits, je vous mettrai dans une tombe maçonnée"* La messe de mariage n'était pas terminée que le cimetière et l'église étaient envahis par Templeur et ses soudards. *"Où est la jeune fille que vous avez mariée ? - Ce n'est pas un mariage que j'ai fait, mais un enterrement. - Où est la terre que vous avez retournée? - Je n'ai pas retourné de terre, je l'ai mise dans une tombe maçonnée. " Mais Jeannette est découverte: "Laissez-moi aller sur le mur, dire adieu à mon époux! - Vous lui direz adieu sur la croupe de mon cheval. " Sur la route, elle demanda un couteau pour desserrer son corset.. Mais au lieu de le desserrer, c'est dans son cœur que le planta.* [Janedik Ar Rouz, par les Soeurs GOADEC]

La séparation, les drames familiaux

Un certain nombre de crimes et de suicides familiaux sont ainsi narrés, décrivant des séparations, dues à la guerre le plus souvent. La femme est alors mise sous la protection d'un proche, qui peut devenir alors un peu "entreprenant". C'est le cas du **Clerc de Rohan**, par exemple, qui, à force de ruse et de faux témoignages, va conduire le mari au désespoir, au crime, puis au suicide.

Un autre genre de drame familial quelquefois raconté, le cas de cette toute jeune fille, enceinte à l'âge de quinze ans.

*"Elle a eu un bébé, personne n'en est la cause.
Dans la rivière de Nantes, elle s'en va rejeter.*

" Mais sa voisine la dénonce à la justice.
"Si j'ai eu un enfant, comprenez ma détresse!
- Point tant de boniments, suivez-nous.
Sa mère essaie de sauver sa fille:
"Prenez mon âne, mon or, mon argent,
mais rendez-moi ma fille, rendez-moi mon enfant!"

Mais les gens de la justice sont formels: "
"Elle a commis un crime, il faut donc la punir,
et dès demain matin, il lui faudra mourir. "
Jeunes filles de quinze ans, prenez exemple:
Ne fréquentez pas tant,
car c'est ici la cause que je meure aujourd'hui."
[Personne n'en est la cause, par le groupe GWERZ]

Un autre suicide chanté, celui de **La fille de Landelo.**

"Cent fois elle a aimé,
Cent fois elle a été blessée.
Dans son cœur
on pourrait trouver
un grand pré argenté.
Aux cloches de minuit
Elle s'enfuit pieds nus
avec sa robe tachée.
Non loin il y a un puits
vers l'auge elle s'en est allée
et ses deux seins elle a baignée.
La lune brille tout autour
l'eau paisible
lui renvoie sa beauté
mais l'abîme l'appelle
ma douce aimée
ici va se perdre.
A coté pousse un buisson de buis
je vous en prie
cueillez-en un brin
et ce brin vous rejetterez
là où elle s'est endormie
dans sa tombe d'eau pour toujours.
[Plac'h Landelo, par Denez PRIGENT]

L'impossible deuil

Voici une autre gwerz, dans laquelle est chanté le thème du travail de deuil suite à la mort d'un bien aimé. C'est l'histoire **d'Yvan Gamus**, "le fils le plus triste qu'il y a dans le pays. " Son nez commence à saigner: "Votre bien-aimée est morte" '
Au bord de la tombe il pleura. "Si ma douce bien-aimée est morte, faites mon lit: jamais je n'en sortirai, sauf pour être enseveli. Nous serons là, tous les deux dans la même tombe, mariés par Dieu puisque nous ne l'avons pas été par le curé.
[Yvan Gamus, par Denez PRIGENT]

Nous voyons ici très nettement comment ce qui est dit en substance: "**je me meurs de douleur face à la disparition de celle que j'aime**", est contredit par le fait même de chanter, c'est à dire continuer à vivre et assumer l'évènement. Cela nous amène tout naturellement à nous interroger sur les fonctions psychologiques ou sociales qui fondent l'existence de la complainte.

Nous allons donc maintenant prendre un peu de recul, après avoir ainsi "survolé" quelques exemples de complaintes, en langue française ou en langue bretonne.

Les caractéristiques de la gwerz

Du point de vue de la **composition**, il s'agit le plus fréquemment de couplets sans refrain chantés sur une mélodie répétitive, dont le caractère lancinant est recherché pour lui-même. Lorsque le texte est chanté en breton, ces sont des strophes versifiées, généralement en vers de huit ou treize pieds.

Du point de vue des **thèmes abordés**:

- La gwerz est le plus souvent le **récit d'une histoire**. Une de ses caractéristiques - et c'est particulièrement ce qui va la caractérise des autres complaintes traditionnelles- c'est que ce récit est très localisé dans l'espace et le temps: l'histoire de Perrine Le Mignon, à Lannion, en 1693, l'histoire de Louis Le Ravallec, assassiné le 13 avril 1732, à Langonnet., etc... - La **mort est omniprésente**. Elle peut être consécutive d'un accident, d'un naufrage, de la guerre. Cela peut être aussi le récit d'un suicide, ou d'un crime.

Ces drames peuvent avoir leur origine dans la tromperie, la méchanceté gratuite, la jalousie, ou encore la séparation due à la guerre, à des épidémies. Cela peut être aussi le fait d'un manque de jugement, d'un mauvais hasard, ou d'une imprudence (rappelons-nous la *Gwerz Penmarch*). Ils peuvent être des gestes de désespoir, ou d'impossible deuil. - Il arrive aussi que la proximité immédiate de la réalité rejoigne cependant **une certaine universalité**, ou pour le moins un élargissement à d'autres situations, pour lesquelles ce récit aura une fonction exemplaire. C'est le cas, par exemple, de la complainte: *Personne n'en est la cause: "Ne fréquentez point tant, jeunes filles de quinze ans, car c'est ici la cause que je meure aujourd'hui"*. On peut penser à cette même fonction pour la *Gwerz Penmarch*.

Cet élargissement d'une situation précise peut aussi faire **référence aux mythes en cours**. Es sont alors puisés dans la culture celtique, jouxtant quelquefois de très près des thèmes plus clairement d'inspiration chrétienne.

Alors pourquoi la gwerz?

Pourquoi cette tradition de composer, de chanter, d'écouter ces complaintes ayant pour la plupart d'entre elles traversées plusieurs siècles ?

Aucun des chanteurs de Gwerz n'a pu nous donner de réponse précise, et d'une certaine manière nous a retourné la question : sait-on jamais pourquoi l'on chante, pourquoi on se comptait à interpréter ou écouter une chanson ?

"Parce que c'est beau, parce que c'est triste, exprime Roland BROU, parce que les gwerz racontent des histoires, elles ont le même intérêt que le conte. J'aime le rapport au texte, à la poésie des mots. "

Raconter des histoires. Dire, perpétuer l'histoire d'un peuple. Incrire dans sa mémoire collective les événements qui ont jalonné son itinéraire, qui ont marqué son destin. On comprend aussi, puisqu'il s'agit d'un public non-lecteur, dans une culture de tradition essentiellement orale, l'importance de versifier, et de chanter ce récit, afin qu'il

s'imprègne, qu'il conserve son empreinte dans le souvenir et puisse se transmettre facilement de génération en génération.

"Ce processus de poétisation, écrit Donatien LAURENT, en conclusion de son article très documenté sur la gwerz "Louis Le Ravallec, très certainement contemporain - à ses débuts - de l'évènement lui-même, est sans doute responsable pour une large part de sa remarquable survie dans les mémoires. Cependant le souvenir de ce drame n'aurait-il sans doute franchi les siècles si les faits et leurs prolongements légendaires n'avaient pas été fixés dans un texte chanté qui rassemble et canalise en un ensemble cohérent et tenu pour vrai - et dans une forme aisément mémorisable la masse d'informations réelle et de rumeurs diverses que véhiculait le milieu traditionnel

[AR MEN n°71

C'est une chanson pour se souvenir. C'est l'histoire vivante d'un peuple qui se raconte à lui-même. C'est une complainte pour comprendre. Mais pour comprendre quoi?

Prises indépendamment les unes des autres, ces complaintes n'ont de valeur que de manière événementielle. Non pas anecdotique, eu égard à l'horreur ou à la gravité des événements relatés. Mais ces récits demeurent cependant la relation de faits ponctuels, évoquant aujourd'hui le tragique passé d'un village, ou le terrible destin d'une famille.

C'est pourquoi notre interrogation demeure quant à **l'aujourd'hui du sens caché des ces complaintes**. Pourquoi les chante-t-on encore aujourd'hui?...

Citons encore Donatien LAURENT: *"La gwerz est la gardienne du groupe social. Elle préserve et transmet sa vérité. [...] Composée et transmise oralement, elle se répand partout où le récit que le livre intéresse et émeut le public, et tant qu'elle conserve pour lui actualité et vérité "* [N.D-4. : souligné par nos soins] [op. cit.]

Ce qui amène d'autant plus à penser que si l'on chante encore ces gwerz aujourd'hui, c'est qu'elles conservent pour nous, **"actualité et vérité"**.

Il semble en effet - et c'est une des caractéristiques de la tradition orale - que les générations futures ne perpétuent que ce qui a toujours **force de vérité aujourd'hui** - non pas la vérité, mais sa vérité, la vérité de la complainte - c'est à dire **lorsqu'elle garde vivante en elle l'émotion originelle**.

Aussi pouvons-nous penser que dans l'immense répertoire des complaintes ayant été composées, ayant été chantées à un moment ou à un autre de l'histoire, **celles qui ont survécu** n'ont pu traverser les siècles que parce **qu'elles nourrissent aujourd'hui encore, l'identité d'un peuple**.

C'est pourquoi si, indépendamment l'une de l'autre, chaque complainte n'a de caractéristique qu'événementielle, le répertoire d'aujourd'hui pris dans sa globalité, et non plus comme la simple somme d'un certain nombre de récits, peut ouvrir à une nouvelle compréhension de cette tradition chantée. Quelle que soit l'histoire qui nous est contée, **la complainte chante la mort, la complainte est un cri de douleur, la complainte accompagne la perte**.

La complainte chante la mort, elle chante l'expérience douloureuse de la perte.

C'est à chaque fois le vécu douloureux d'une perte, d'un départ, l'épreuve du manque et de la séparation. Ce qui ne laisse aucun doute sur une raison d'être de la complainte, comme rite de passage, comme manière de comprendre, de métaboliser dans son corps, dans sa chair, et d'élaborer dans son esprit, un deuil à vivre...

Dans la douleur, la plainte est une manière de vivre, de continuer à vivre, une manière d'exister. La plainte est une élaboration en forme de création.

La plainte est un cri de douleur

C'est une expression des affects douloureux. Il s'agit de dire sa douleur, de la faire ressentir aux autres. Ainsi la douleur est entendue, comprise, et partagée. La plainte est un cri de douleur, mais ce n'est pas "une voix qui crie dans le désert" : c'est une voix accueillie par le groupe social. L'auditoire recueille et contient l'expression douloureuse. Chanter permet de canaliser la souffrance, dans une forme musicale qui opère à la fois **condensation et sublimation de la douleur.**

Le cri, dans cette perspective, n'est pas loin du **cri de la naissance**, celui qui signe, signifie ou signale, **la séparation d'avec le corps de la mère.** Il est le cri de la vie qui s'éveille à elle-même. Ce cri est entendu. Il est recueilli et contenu par l'entourage, qui va lui donner du sens. Et bientôt, dans un jeu relationnel très précoce, ce cri sera prolongé par des pleurs, des gazouillis, des modulations vocales de plus en plus précises, qui vont prendre des significations différentes pour l'entourage. L'environnement accueille le cri et lui confère une valeur langagière. L'enfant pourra dans le même mouvement, et dans l'élaboration d'une réponse, être saisi par un effet de sens, et s'inscrire à son tour dans le langage. Nous voyons comment ce cri des origines est promis à une double destinée. D'une part, il **ouvre la voie au code verbal**, et introduit à la parole signifiante. D'autre part, il ouvre le chemin vers le plaisir de jouer avec les modulations sonores, en **introduisant au code musical.**

Ainsi, dans l'expérience musicale, et particulièrement dans cette tradition de la plainte, nous retrouvons quelque chose de ce cri premier, et de cette séparation primordiale. Nous y retrouvons de même l'importance de la présence chaleureuse, rassurante, contenant de l'auditoire. Un auditoire à l'écoute, un auditoire qui accueille, accompagne, soutient, compatit, valorise, et donne du sens à cette expérience douloureuse. En se mettant à l'écoute, **l'auditoire réintroduit le sujet souffrant dans le langage des vivants, et dans un corps social.**

La plainte accompagne la perte

Que chantent les plaintes? La séparation. Le deuil. La maternité. La paternité. La mort. Elles chantent donc les étapes décisives de la vie, qui ont toutes à voir avec **la séparation, la perte, le renoncement.** Renoncement à la symbiose originelle, renoncement à l'enfance, à la présence rassurante de la mère, renoncement à la présence vivante d'un autre, renoncement à sa propre vie. En quelque sorte, elle accompagne la perte.

Or simultanément au récit, **la structure musicale donne aussi à entendre quelque chose de cette séparation à vivre.** En effet, alors que le texte se déroule, que l'histoire est contée afin d'être élaborée, intégrée, métabolisée, la structure du chant, elle, se répète, se rejoue, mélodie essentiellement répétitive et lancinante.

La mélodie est à la base-même de la structure musicale, et c'est avant tout une mise en ordre des sons, séparés entre eux par de justes intervalles. Et **il n'y a de chant possible que par la mémoire et la maîtrise de l'intervalle sonore**, dans une suite de sons organisés, contrôlés, codifiés, pouvant se prêter à la répétition. Dans la douleur d'un vécu de perte et le chaos psychique qui l'accompagne, chanter, rejouer couplet après couplet la

même structure musicale favorise la canalisation et l'ordonnement des affects. Maîtriser la juste distance séparant deux notes, gérer l'espace sonore délimitant l'intervalle entre deux sons, c'est appréhender dans sa voix la distance qui sépare, c'est accepter de jouer dans son propre corps l'expérience de la séparation.

Un autre type de complainte met particulièrement enjeu cette **gestion de la distance qui sépare**.

Il ne s'agit plus là d'un récit situé dans l'espace et le temps comme c'est le cas dans la gwerz, et le caractère répétitif de l'ensemble ne tient plus seulement à la structure musicale, mais aussi aux redondances des paroles. C'est ce que la langue bretonne appelle le Kan-an-diskan, c'est à dire littéralement "chant et déchant". Cette structure musicale est classique dans le "chant à danser" traditionnel, et s'organise le plus souvent entre un meneur, qui chante une première phrase, et une seconde personne, ou un groupe, qui reprend cette même phrase, soit aussitôt après, soit de manière "tuilée". Il n'est pas rare non plus que ce "tuilage" soit aussi le fait des derniers mots d'un couplet, qui vont être repris comme premiers mots du couplet suivant.

Ainsi, à une caractéristique musicale, faite de répétitions mélodiques et rythmiques, vient se surajouter cette même caractéristique au niveau du discours.

Et nous avons dans cette structure indissociablement langagière et musicale, **la mise en œuvre précise d'un dispositif permettant ce jeu de l'alternance et de la répétition**. Le cri est entendu : il est repris par le groupe. Ce cri prend sens pour l'entourage: il est écouté, entendu, intégré et chanté par le groupe.

Dans le Kan-an-diskan, "chant et déchant", se joue l'espace de la séparation entre soi et l'autre, en même temps que l'intégration dans le groupe social. Dans ce cri partagé, entendu, chanté et rechanté, quelquefois dansé, il y a une forme de **socialisation de la douleur**. Le cri ne se "perd pas dans le désert", **il est l'objet d'un accompagnement** (dans le double sens musical, et relationnel).

C'est alors l'ensemble du dispositif de la complainte, paroles, musique, interprétation et auditoire, qui chante l'expérience douloureuse de la mort, crie la douleur et l'accompagne en permettant la sublimation du deuil à vivre.

Nous trouvons quelquefois une caractéristique supplémentaire à ces "chants à danser", lorsqu'il s'agit de "chansons à décompter". Dix, neuf, huit... jusqu'à zéro.

Il existe ainsi un grand nombre de chants à décompter dans le répertoire des chansons traditionnelles. Et là encore, nous sommes en présence d'un dispositif mettant en jeu le vécu de perte: à la fin de la chanson, il n'y a plus rien.

Des "*dix gars qui demandent ma fille*", il n'en reste plus un à la fin de la chanson.

Des "*Dix filles dans le bourg de Redon*", il ne reste plus une fille dans le bourg de Redon qui tape du pied quand l'amour la prend", etc...

Ce type de chanson est particulièrement évocateur du rapport à la disparition, à la perte, et à la mort. On commence à dix, et on se met à égrener les couplets. Mais il y a fatalement une butée, une échéance, une fin. C'est un compte à rebours, qui donne le temps, toutefois, de se faire à l'idée de la perte, de la séparation à venir, du deuil à vivre. C'est sans doute aussi chanter sa propre disparition. Sa propre mort.

'A u pied d'un rosier

C'est dans dix ans je m'en irai vivre au pied d'un rosier

Au pied d'un rosier, au pied d'une rose,

Au pied d'un rosier, mon cœur se repose

C'est dans neuf ans ..

C'est dans huit ans ..

La complainte comme émotion partagée

Chanter la douleur d'une séparation. D'un départ. D'une mort. Chanter ce qui n'est plus. Chanter pour garder vivante en soi l'émotion d'une rencontre. Chanter pour conserver la trace mnésique, mais aussi l'empreinte affective, émotionnelle, la mémoire vibrante et sensorielle d'un événement du passé...

La complainte, fût-elle récit circonstancié d'un événement, n'est pas souvenir historique: elle s'inscrit dans la structure musicale autant que dans la structure discursive, dans l'affect autant que dans la raison. Elle s'inscrit dans l'histoire, individuelle et collective. Elle est émotion partagée dans un corps social. Avec d'autant plus de force lorsque ce corps social éprouve dans le récit chanté de ce drame individuel ou familial, la condensation ou la sublimation d'un drame collectif

C'est vraisemblablement le cas dans la culture bretonne, ce qui pourrait permettre de comprendre mieux la vitalité de cette tradition de la gwerz, et ce qu'elle conserve aujourd'hui encore "**d'actualité et de vérité**".

Une histoire sociale déterminante

Dans l'histoire sociale de la Bretagne, quelques dates ou événements mettent en lumière un lent et plus ou moins insidieux processus d'acculturation et donnent à mieux comprendre un certain rapport à la perte, à la disparition, et la mort.

- Un premier élément, dont on peut saisir immédiatement la portée et les répercussions sur les personnes, c'est l'abandon progressif de la langue bretonne, et d'abord par l'aristocratie, dès après les invasions normandes. Ce qui pouvait apparaître comme le plus spécifiquement breton (leur langue maternelle), est devenue dès lors l'apanage des paysans, des pêcheurs, des artisans. Les seigneurs,

eux, se sont mis à parler français. Et puis très vite, avec le développement urbain, la bourgeoisie aussi va employer la langue française.

- La langue bretonne va ensuite connaître un coup fatal: elle va être niée comme langue officielle. A partir du XVIème siècle, l'administration ne connaît plus que la langue française. - Le breton qui, au IXème siècle était parlé jusqu'aux portes de Rennes et l'estuaire de la Loire, ne va plus être utilisée au XVIème siècle, qu'à l'ouest d'une ligne allant de Saint-Brieuc à Vannes. Actuellement, on ne peut l'entendre qu'au cœur du Finistère, et dans une partie du Morbihan. - Cette non-prise en considération de la langue va être doublée, chez les paysans bretons, déjà niés dans leur langage, par leur dévalorisation en tant que paysans. Dans la littérature française, le paysan breton n'apparaît que sous des formes qui le déprécient: tout est motif à moquerie, ses manières, son langage, son habillement, etc ... (pensons à Bécassine, par exemple). - Cette population humiliée sait se faire entendre, à l'occasion, en utilisant la violence, elle a un sexe, elle a du cidre, et sait aussi trouver des plaisirs, de manière un peu trop désordonnée aux yeux de certains: l'Eglise du XVIème siècle va entreprendre, en Bretagne, une mission particulièrement culpabilisatrice. L'historien Alain CROIX, cite ces propos du Père Maunoir: "*Votre pauvre condition, ce n'est pas au Roi, à l'Eglise, aux seigneurs qu'il faut la reprocher, mais à vous-mêmes. Battez votre coulpe, car vous êtes des pêcheurs,*

des ivrognes, des fornicateurs, des brigands. Vous attirez par vos péchés la colère de Dieu sur vous et sur vos enfants, c'est pour cela que vous manquez de pain et que vos enfants meurent" (cité par Ph. CARPER). - Le théâtre de village, en langue bretonne, permettait encore jusque là l'expression socialisée de toutes ces pulsions agressives et sexuelles durement réprimées. E est interdit, en 1753, par le Parlement de Bretagne.

Nous sommes en présence d'un lent, mais décisif processus d'acculturation, qui s'est accéléré sans doute depuis le XVIIème siècle, mais qui de fait est actif depuis beaucoup plus longtemps, avec une lente pénétration du droit coutumier français, du droit romain, et du droit canon, qui vont progressivement modifier le droit breton.

C'est sur ce terrain psychologique, qu'au XIXème siècle, renforcé probablement par le Romantisme ambiant, vont apparaître de nombreux cas de pathologies larvées, se manifestant sous le masque de l'alcoolisme, de suicides, ce qu'on a appelé cette incurable "mélancolie bretonne". L'ethnopsychiatre Philippe CARRER a largement étudié ces profils pathologiques, qu'il a maintes fois rencontrés dans sa pratique hospitalière à Quimperlé.

"Quant aux perturbations psychiques directement liées à l'acculturation, elles proviennent de la défaillance des mécanismes standardisés de défense, que toute culture doit être en mesure de proposer aux individus que elle concerne, afin qu'ils Puissent faire face aux situations anxiogènes ou stressantes de l'existence, deuils, séparations, passage de l'enfance à l'âge adulte, mariage, maternité ou paternité, affrontement de la mort, etc. "(p158).

La mort en face

Et nous voilà revenus aux grands thèmes de la complainte : deuils, séparations, mariages, maternité, paternité, mort. Aussi bien, **la gwerz apparaît plus clairement comme une réponse, réponse à la mort qui guette, réponse à la menace de perte de l'identité d'un peuple, réponse élaborée sous forme de produit culturel.**

Devant la menace de mort , menace pour l'individu, menace pour la culture, menace pour le peuple, la gwerz est une manière d'exister, **la gwerz est une manière de vivre.** Se souvenir de son histoire. Se remémorer, ensemble, les tragiques événements du passé. Se situer dans l'espace et le temps d'une histoire collective. Se situer dans une lignée culturelle, dans un enracinement social. Vivre aujourd'hui, et avec toute l'intensité émotionnelle d'un peuple qui se souvient.

Il est tout à fait intéressant d'analyser comment, depuis les années 70, la Haute-Bretagne, et particulièrement le Pays Gallo, et la région nantaise, a connu une explosion culturelle remarquable, dans le sens de ses retrouvailles avec ce qui fait son histoire musicale traditionnelle. Un énorme travail de collectage est alors réalisé, des groupes de musique traditionnelle se créent, font du spectacle, des disques. Il n'est pas de semaine sans au moins un ou deux fest-noz . On revendique la possibilité de rédiger des documents officiels, des chèques en langue bretonne. Cette langue devient une option au baccalauréat, les Gwenola, Brendan, Nolwenn, Erell ... fleurissent dans les actes de naissance.

... Alors-même qu'en 1972, la Loire-Atlantique est séparée de la Bretagne, avec la création d'une Région des Pays de Loire, en reprenant une proposition du Régime de Vichy. L'histoire continue.

Devant la menace identitaire, chanter la gwerz devient un acte éminemment subjectivant. Le sujet, dévalorisé, humilié, offensé, nié, renoue avec les émotions et la mémoire de son

peuple, de sa culture. **La complainte est une élaboration en forme de création de soi.** C'est la **gardienne d'une identité.** La mort sans cesse rode, en Bretagne, que ce soit la mort de l'individu, ou celle d'une culture. Mais complainte n'est pas complaisance. Il n'y a aucune sorte de complaisance dans la douleur. Aucune espèce de morbidité dans le chant. La mort y est présente, certes, mais par défi plutôt que par dépit. *'La gwerz, nous disait Denez PRIGENT, c'est voir la mort en face'.*

La complainte comme sublimation

Composer une complainte, c'est participer à l'édification d'un mémorial émotionnel, gardant vivante en soi la trace des drames passés, et ouvrant un espace où la douleur prend forme et consistance.

Chanter une complainte, c'est ouvrir un passage à la douleur indicible et informe, afin qu'elle puise dans la tradition chantée les mots qui sauront transformer les drames familiaux en histoire figurant la destinée d'un peuple.

Ecouter une complainte, c'est accepter de se laisser traverser par sa propre histoire, et appréhender sa propre mort.

La complainte, délicate alchimie consistant à transformer la douleur en savoir et beauté.

*L.E.S.T.A.M.P., U.F.R. de Sociologie,
Université de Nantes 1997*

Repères bibliographiqm

CARRER Philippe	<i>Le matriarcat psychologique des bretons</i> (PAYOT 1984)
DE LA VILLEMARQUE	<i>Le Barzaz Breiz</i> (Paris, Librairie académique, 1867)
LAURENT Donatien	<i>La gwerz de Louis Le Ravallec, enquête sur un crime de 1732 (in AR MEN n'7)</i>

Repères discographiques

Les soeurs Goadec
Denez Prigent
Gwerz
Cabestan
Tri Yann

Remerciements

à Nathalie Perette, Elisabeth Vrait-Fischer, Thierry Fischer, Yannick Guilbaud,
du Cercle Breton de Nantes,
Roland Brou, de Dastum 44,
Denez Prigent

... pour leur passion, leurs connaissances, leur art, leurs compétences, leurs conseils.

